Les boucles d'oreilles étaient restées neuf ans au mont-de-piété. La terre, elle, avait continué de tourner, divers événements s'étaient succédé, qui avaient ébloui ou ébranlé les hommes. Les boucles d'oreilles dormaient dans leur boîte numérotée.

NINA BERBEROVA

LE MAL NOIR

traduit du russe par Luba Jurgenson

Pendant ces neuf ans, j'avais payé les intérêts. Quand on place son argent à la banque, on sait au moins qu'il n'y dort pas, qu'il disparaît dans la tourmente capitaliste pour ressurgir dès qu'on en a besoin.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le Mal noir raconte l'exil vers les Etats-Unis d'un émigré russe dont la compagne est morte pendant un bombardement en France, alors qu'ils faisaient tendrement l'amour. C'est le sixième récit de Nina Berberova à paraître en français, et c'est, de son propre aveu, le plus important. Jamais, en tout cas, elle n'avait, comme ici, poussé l'ellipse et la métaphore à ce point d'excellence où le moindre trait illumine l'obscure absurdité du destin. Le héros, cette fois, incarne à lui seul la détresse profonde des humanistes slaves qui ont erré longtemps, dépouillés de leur territoire, de leurs affections, de leurs lecteurs et de leur langue. Après *C'est moi qui souligne*, autobiographie dont le succès ne se dément pas, voici une nouvelle preuve de ce talent exceptionnel. Ah, l'incroyable folie qui a consisté à maintenir dans l'ombre, pendant près d'un demi-siècle, l'un des grands écrivains de notre temps !

NINA BERBEROVA

Née à Saint-Pétersbourg en 1901, Nina Berberova est morte à Philadelphie en 1993. Son œuvre de fiction lui a valu une réputation internationale peu de temps après sa découverte par Actes Sud en 1985 et la publication de L'Accompagnatrice. *Nina Berberova a également écrit des ouvrages biographiques dont le plus connu est à coup sûr* C'est moi qui souligne, *son autobiographie. Toute son œuvre a été publiée par Actes Sud.*

Voir les titres du même auteur en fin d'ouvrage.

Titre original :
Tchernaia Boliezn

© ACTES SUD, 1989
ISBN 978-2-330-03868-7

NINA BERBEROVA

Le mal noir

roman traduit du russe
par Luba Jurgenson

ACTES SUD

I

Les boucles d'oreilles étaient restées neuf ans au mont-de-piété. La terre, elle, avait continué de tourner, divers événements s'étaient succédé, qui avaient ébloui ou ébranlé les hommes. Les boucles d'oreilles dormaient dans leur boîte numérotée. Pendant ces neuf ans, j'avais payé les intérêts. Quand on place son argent à la banque, on sait au moins qu'il n'y dort pas, qu'il disparaît dans la tourmente capitaliste pour ressurgir dès qu'on en a besoin. En revanche, les boucles d'oreilles, les vieux habits, les gramophones, l'argenterie dorment, et pour peu qu'on cesse de payer, ils s'en vont à tout jamais.

Le mont-de-piété de Paris est un des pires endroits au monde. Des murs gris, une odeur de désinfectant, deux rangées de banquettes. Chacun sait ce que les autres font là. On confie l'objet à un employé en blouse grise, qui vous donne un numéro, et au bout de quelques minutes il vous appelle :

— Le vingt-trois! Sept cents!

On vous prête sept cents francs. Vous allez les retirer au guichet, à moins que ce ne soit vraiment trop peu, alors vous demandez qu'on vous rende votre objet. Il ne vous reste plus qu'à partir. Mais où ?

Pour les bijoux, on peut parfois tenter de demander un peu plus. Les bijoux, c'est l'or, le platine, les diamants. Rubis, émeraudes et saphirs ne sont que des pierres de couleur. Quant aux perles, on n'en donne rien du tout, car loin de leur maître, elles meurent.

Serrés sur les banquettes, les gens attendent le verdict. Il y a neuf ans, j'y étais aussi, entre une femme à qui on n'avait rien donné pour ses quatre vieux draps, et un homme à barbiche qui ressemblait à Lénine. Il avait apporté un livre ancien, on lui en proposait deux cents francs. Il tenta d'expliquer que c'était une édition de 1747.

— C'est oui ou non ? hurla l'employé.

Et il dit :

— Oui.

Les boucles d'oreilles n'avaient pas trahi mes espoirs. Elles avaient chacune un diamant gros comme un bouton, parfaitement transparent. Au mont-de-piété on donne près du tiers de la valeur. C'était bien cela, elle m'avait souvent dit qu'en vendant les boucles d'oreilles on pouvait vivre six mois à deux. Seul, j'aurais tenu une année entière.

L'argent partit le jour même. Je réglai les frais d'enterrement et d'hôpital, tout sauf les deux dernières transfusions sanguines. Je dus vendre sa petite montre. Le joaillier qui l'acheta me dit de repasser sous huitaine.

— Si je la vends bien, vous aurez un peu plus.

Et quand je revins, il m'annonça :

— Je vous dois encore dix pour cent. Je l'ai vendue hier, et bien. Je ne touche jamais plus de vingt pour cent de bénéfice. C'est mon principe.

Je le remerciai.

— J'aime ça, les principes, ajouta-t-il avec un sourire gêné, il y en a qui s'en moquent. Moi, je trouve qu'une vie sans principes, ce serait une saleté pure et simple.

Il y a de cela neuf ans, et depuis, je n'ai jamais eu de quoi dégager mon bien. A présent, j'avais décidé de bouger, d'aller en Amérique. Je ne suis pas du genre énergique, mais c'était le moment ou jamais. Une telle vie ne pouvait plus durer, il fallait qu'elle change – grâce aux boucles d'oreilles. J'avais obtenu mon visa depuis une semaine et déjà réservé une place sur le bateau. J'avais maintenant besoin d'argent pour acheter mon billet et m'installer. La solution, c'était de vendre les boucles d'oreilles. J'avais tout calculé, au centime près. Je n'aimais pas particulièrement passer mes

soirées le crayon à la main, mais tout le monde y est obligé, et je ne faisais pas exception. Cette petite arithmétique participait d'une évidente nécessité : connais-toi toi-même.

Pour vendre les boucles d'oreilles, il fallait d'abord les dégager. Bien sûr, je ne pouvais le faire moi-même. Je retournai chez le joaillier.

Il examina attentivement la quittance.

— Oui, il m'est déjà arrivé d'accepter ce genre de choses, dit-il, je dégagerai vos boucles d'oreilles demain matin. Au mont-de-piété on prête en général un tiers de la valeur. Je pense qu'on les vendra bien. Venez demain à midi.

Je revins le lendemain. Le magasin était vide, mais derrière le rideau qui le séparait de l'atelier je sentis une présence. Je toussotai, et me mis à regarder les bagues et les broches en vitrine. De tous côtés, on entendait le tic-tac des montres, grandes et petites.

Il entra, tenant ouvert un écrin de velours, tapissé de soie blanche.

— J'ai une mauvaise nouvelle, annonça-t-il. Si j'avais su, je n'aurais jamais accepté de m'en occuper. L'une des deux pierres ne vaut rien. Elle a le mal noir. Tenez, regardez vous-même.

Il me colla sur l'œil une grosse lentille de verre, et je me penchai sur l'écrin. Tandis que je fixais le diamant, complètement noir, la terre semblait chavirer sous mes pieds, s'ouvrir et m'engloutir. Au-dessus de moi des étages